

LES CONTES EN IMMIGRATION

Émergence d'un répertoire

par Nadine Decourt

*Le travail de valorisation du conte
comme aide à l'intégration est déjà connu de nos lecteurs.
Nadine Decourt avait présenté ses objectifs dans un précédent
article. Elle l'analyse ici sous l'angle du répertoire cherchant
à discerner ce que les femmes immigrées disent et découvrent
d'elles-mêmes dans le choix et le rappel de certains contes.*

Les littératures orales perdurent en immigration. En témoignent ici et là quelques recueils publiés à grand tirage¹, mais aussi de nombreuses brochures éditées au hasard des projets de quartier, presque sans lendemain. Ainsi les contes vont et viennent, passent la frontière des langues et des espaces urbains pour entrer dans la composition d'un patrimoine d'un nouveau type, résolument interculturel et mouvant. Quels contes ? Pour quels publics ? Avec quelle fonction avouée ou latente ? Sous quelles formes sociales enfin entre oralité et écriture ? Je voudrais ici m'appuyer pour l'essentiel sur une expérience de formation menée avec quelques femmes issues de l'immigration autour de la remémoration du conte afin d'apporter, en l'état actuel des travaux,

quelques éléments de réflexion sur la question du répertoire.

Petite histoire d'un groupe interculturel

Onze femmes, neuf d'origine maghrébine, et deux Laotiennes, se sont régulièrement réunies dans le local de l'association Vie et Famille, au centre de Lyon, pour retrouver la mémoire des contes et en profiter pour sortir de leurs divers quartiers situés aux quatre coins de l'agglomération. Âgées d'une quarantaine d'années en moyenne, elles sont toutes nées au pays, y ont été peu ou pas scolarisées et sont arrivées en France il y a une vingtaine d'années environ. Il s'agissait pour elles de suivre une formation par alternance

1. Signalons *Le Parfum de la terre* (Grenoble, La Pensée sauvage, 1979), *Histoires maghrébines, rue de France* (Paris, Karthala, 1985), *Lundja, Contes du Maghreb* (Paris, L'Harmattan, 1987), *Hadidouane et la Sorcière* (Paris, L'Harmattan, 1990).



ill. Sabiha Khémir, in : *Dire*, n° spécial réalisé par Nacer Khémir, n° 9, Printemps 1989

intitulée « Contes et récits de la vie quotidienne »². Formation qui connaît depuis des prolongements variés : interventions de telle ou telle conteuse dans des écoles, en formation, à l'Université, et surtout préparation d'une double publication concernant d'une part la vie du groupe, d'autre part le corpus des contes³. Les processus mis en jeu se poursuivent et étayent les diverses démarches d'analyse. Je me contenterai ici de signaler quelques traits, à partir du champ disciplinaire qui est le mien – la littérature orale – et de ma sensibilité propre, dans cette aventure tissée autour d'un groupe interculturel de femmes.

Il faut tout d'abord remarquer l'importance de ce lieu hors des lieux de chacune et pourtant autorisé par les maris (parce que féminin et rétribué), de ce temps pour toutes hors du temps des corvées et des galopades ménagères, « le vendredi des contes », sorte de « cocon » interculturel, dûment cadré par des animatrices d'origine professionnelle et culturelle diverse, garants déjà d'une grande disponibilité d'écoute et d'une liberté de paroles. Deux séances préparatoires nous ont permis de clairement définir ensemble les objectifs de la formation – créer des liens

à partir des contes, plutôt que de viser à une insertion économique –, de construire déjà les rituels de nos rencontres, de commencer à apprivoiser un lieu sombre et douillet, comme peuvent en receler les vieux appartements rénovés du centre ville.

Travail de la mémoire, travail de la langue

Le travail de mémoire a pu s'installer, dès les premiers tours de table. Le conte – comme objet de dialogue, pré-texte au sens propre du terme, a suscité très vite des souvenirs d'enfance, l'évocation de rites et de pratiques laissés au pays, comme enfouis. Tout en prenant garde de ne pas laisser la parole aux mêmes, force a bien été, au début, de nous en remettre régulièrement à celles qui avaient immédiatement disponible un répertoire, nous semblait-il inépuisable. Plusieurs éléments ont facilité la communication dans le groupe. La présence des deux Laotiennes a suscité une curiosité et un décentrement dans la confrontation des manières de faire, de vivre, d'aimer, de se nourrir, etc., une réelle volonté aussi de se comprendre, d'essayer de traduire (si fragile

2. Ce projet a été mis en place dans le cadre de la formation permanente à l'initiative d'Odile Carré (Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon II), en collaboration avec l'I.U.F.M. de Lyon où j'exerce et l'association Vie et Famille (avec Renée Barel, Sabine Bordet et Michèle Roche). Le contrat prévoyait une journée de formation commune et un temps équivalent de stage pratique dans une école ou un équipement de quartier laissé au choix de chacune. La formation, commencée en février 1992, s'est arrêtée au mois de novembre de la même année.

3. Travail en cours avec la contribution de Naïma Louali, chargée de recherches au C.N.R.S., Lyon, spécialiste de linguistique descriptive et comparative ; à paraître dans le courant de l'année 1994-95.

était leur expression en français). Elles s'absentaient parfois dans leur pensée, brodaient ou lisaient, mais il y avait ces rencontres fulgurantes, passant par le mime, la voix, le rire et une première évidence, dès les premières heures de la formation : nous avons les mêmes contes, « La Vache des orphelins » avait son équivalent non seulement chez les frères Grimm, mais sur les hauts plateaux mhongs ! Le groupe s'est donc vécu au croisement de cultures, petit monde miniature embarqué dans une enquête ethnologique ouverte sur des terrains d'expérience : écoles, bibliothèques, haltes-gardiennes. Là où la parole n'allait pas encore, les berceuses laotiennes faisaient merveille. Et des aides se sont organisées, comme une chaîne de mémoire : livres découverts dans les bibliothèques pour certaines, maris mis à contribution pour retrouver des récits oubliés, appuyés sur les « conteuses » du groupe (tel conte dit par l'une est passé subrepticement dans la bouche de l'autre, comme par imprégnation, en prenant plus ou moins de temps pour se frayer un chemin) ou des voisines de quartier sollicitées entre deux séances. Au bout de quelque temps les langues se sont déliées et l'origine a pu se dire dans toute sa diversité et complexité linguistiques ; chaouia et kabyle ont pris leur place à côté de l'arabe, comme autorisés par la légitimité du mhong, une légitimité au-delà de l'exotisme.

De corpus en corpus...

De bribes en archipels, des contes sont apparus, en étroite relation avec la vie et le cheminement du groupe, dans un patient travail d'identité personnelle et collective faite d'avancées et de ressassements. Deux contes ou cycles de contes ont organisé le groupe et servi de charpente à la constitution du répertoire : « La Vache des orphelins » (pro-

voqué par le contage initial de « Frérot et Sœurlette » des frères Grimm⁴ et « Les Œufs du serpent » (dont nous avons eu également la version mhong).

Il a fallu d'abord que se disent la douleur d'être orphelin de mère, la souffrance de l'exil, les affres de la séparation. Ainsi s'est trouvé activé le thème de l'enfance persécutée. « Cendrillon » s'est imposée comme figure emblématique et syncrétique d'une sorte de femme-enfant-immigrée, dans un cumul de toutes les misères du monde, - seul titre avoué du corpus (les autres contes étant laissés dans le flou propre aux contes de la tradition orale). Les femmes ont interrogé et confronté leur condition d'immigrées (la grisaille de la ville, l'âpreté de l'hôpital, la visite de l'assistante sociale) et leur condition de femmes (la privation d'école, l'épreuve d'un mariage précoce, d'un arrachement à la famille redoublé par l'épreuve de l'émigration).

Un autre conte a catalysé l'énergie du groupe avec la même intensité et comme tressé ses variantes avec le premier : « Les Œufs du serpent », présent lui aussi dans toutes les mémoires. Ce conte met également en scène une héroïne persécutée, victime de la jalousie d'une ou de plusieurs belles-sœurs qui lui font avaler des œufs de serpent. L'héroïne (que l'on fait passer pour enceinte auprès de ses frères) est chassée, abandonnée, puis sauvée par un passant qui sait la délivrer de son mal (il la suspend la tête en bas, - après lui avoir fait manger une nourriture très salée -, au-dessus d'une bassine d'eau et tue les serpents au fur et à mesure qu'ils sortent de son corps pour venir boire). Elle l'épouse, a des enfants et obtient de son mari la faveur de pouvoir chanter une chanson (la chanson de sa propre histoire qu'elle demande à ses enfants de lui réclamer) devant les hommes et hôtes de passage ; elle se fait ainsi recon-

4. Sur les usages de ce conte en immigration on pourra se reporter à N. Decourt : *La Vache des orphelins. Conte et immigration*, Presses Universitaires de Lyon, 1992.



« Aubépin » ill. K. Oméité, in :
Machaho ! Contes berbères de Kabylie, Bordas

naître de son frère, qui châtie la ou les coupables. On trouve là une illustration très forte de ce que Nedjma Plantade appelle la guerre des femmes⁵ attisée par la jalousie et la rivalité amoureuse. Le thème de la virginité est étroitement imbriqué au thème de l'amour fraternel et le procès du conte montre le retour à l'équilibre menacé par une surestimation des liens de parenté. Autour du serpent se noue également l'enjeu de la rencontre avec l'autre, le mari, l'étranger. Et le serpent fera des tours et retours dans le groupe, à travers des récits de vie, des rites et d'autres contes qui ont exprimé cette peur de l'inconnu. Une conteuse a voulu à toutes forces nous traduire tant bien que mal un véritable « conte-apologue de l'intercultu-

rel » où il apparaît qu'à celle des deux femmes qui sait prendre le risque d'aider la femm-serpent à accoucher est réservé, tout au fond de la grotte, un immense trésor. Les contes rassemblés au fil des semaines ont ainsi tracé un chemin initiatique fait d'appropriation des différences et des ressemblances. Le comparatisme s'est avéré lien social et textuel, manière de vivre et de prendre plaisir aux contes, sur le mode du « C'est pareil / Chez moi, c'est pas tout à fait pareil / Ma mère, elle racontait pas pareil ». Ainsi avons-nous pris l'habitude de raconter et d'entendre raconter à plusieurs voix, d'écouter moins le conte que la variation du conte, d'avoir besoin du concert des variantes. « Entrez dans la danse, voyez comme on danse » dit la chanson.

Contage et bricolage : premier inventaire

La variation a été émancipatrice, chaque conteuse ou auditrice se sentant dépositaire de sa parole comme de la parole du groupe. Le répertoire a pu s'étoffer, se diversifier, se spécifier. Telle s'est fait une spécialité de tel conte (« Ahmed fumeur de haschich », avec le singe dans le rôle du Chat botté). Tel conte est devenu propriété collective, adopté et adoptable, dans toutes les langues du groupe, comme ce « Chat sauvage » laotien, figure universelle de la ruse. Mais surtout, encouragé par la curiosité et conforté par la variance, a émergé tout un répertoire de contes facétieux et de contes de mensonge, d'abord jugés bien peu « convenables » pour un public d'enfants et bâillonnés, mais vite plébiscités par nos rires, comme le conte kabyle de ces « Deux vieux qui ne voulaient pas attacher l'âne » ou ce conte de femmes stupides apparu en cinq exemplaires avec leurs variantes. Les contes ont alors été tributaires de la loi de l'offre et de la demande, répertoire en

5. N. Plantade : *La Guerre des Femmes*, Paris, La Boîte à documents, 1989.

rodage en quelque sorte. Les enfants ont été et sont un public privilégié, si forte est la peur des conteuses de mal s'exprimer en français devant des adultes. Ils ont ainsi contribué à l'invention de formes empruntées aux divers savoir-faire pédagogiques observés dans les stages : la randonnée de « La Chatte qui a perdu sa queue » a fait l'objet d'un fastueux spectacle de marionnettes, avec la grand-mère qui ne rendra la queue que contre le lait qui lui a été dérobé, la chanteuse, le forgeron, le paysan, la bergère, la chienne et la jument tour à tour sollicités mais aussi le personnage de la conteuse, en robe paysanne traditionnelle. Nous avons pu voir l'importance prise par le geste, le mime, l'élocution, la glose (il s'agit de bien se faire comprendre). Le conte est alors une manière d'initier à une culture : l'oasis avec ses palmiers et ses grenadiers, la vie et le langage des paysans, les vêtements ordinaires ou de fête, etc. Mais tout aussi fécondes ont été les séances auprès d'étudiants ou d'adultes en formation. Le prestige du lieu (l'Université comme rêve de promotion pour les enfants), l'importance de la rencontre (avec des enseignants, ces enseignants si redoutés), ont chaque fois provoqué l'irruption de motifs nouveaux, de contes encore « inédits », l'élaboration de performances nouvelles, dans un désir de dialogue et de partage. Le conte apparaît bien alors comme ce qui fait lien et passage entre là-bas et ici, il dit l'origine ou plutôt le deuil du pays et la tentative d'inventer *hic et nunc* de nouveaux cercles de convivialité. Quel avenir, quel devenir pour ces contes ? Ils témoignent d'une profonde transforma-

tion de la tradition. Sortant de la tribu, ils prennent le risque de l'autre langue (avec toutes les pertes inhérentes à la traduction), d'une autre culture (où les rois s'en vont en stage, où les châteaux se muent en résidences secondaires). Ils signifient un désir de rencontre et d'échanges, dans un ajustement empirique du répertoire. Contes de l'exil, de la débrouillardise, du rire, ou de la peur de l'autre ? L'évolution du répertoire ne sera pas sans refléter les problématiques et politiques de l'intégration. Les enfants, en tout cas, en sont la cible privilégiée, tous consommateurs d'oasis-en-bouteille. Il y a chez ces mères et ces jeunes grands-mères de nos cités la volonté de transmettre un héritage comme témoignage d'une singularité culturelle. Il ne s'agit pas d'imposer des normes, des racines, mais plutôt de donner à voir, à travers un enracinement, l'un et l'autre, le semblable et le différent, de se faire comprendre, jusqu'à un certain point. Les pannes linguistiques deviennent artifices de contage, magie de la formule ou du refrain laissés à dessein dans la langue d'origine. Ce droit affirmé à l'opacité, à l'existence, consacre l'entrée en littérature de textes de plus en plus libérés de leur contextualisation originelle pour devenir des objets intermédiaires qui sont aussi et d'abord objets de plaisir. Se pose alors le problème de la stabilisation du répertoire, du désir d'écriture. Nous sommes actuellement à la recherche de formes écrites, qui conservent à chaque parole individuelle son style et sa mouvance propres, qui médient les ressources de l'oral et de l'écrit pour le plus grand plaisir de la variance. ■

